

**LE DRAME ELECTORAL DANS CENT ANS DE  
SOLITUDE, LA MALA HORA DE GABRIEL GARCIA  
MARQUEZ ET EN ATTENDANT LE VOTE DES BETES  
SAUVAGES D'AHMADOU KOUROUMA.**

**Weinpanga Aboudoulaye ANDOU,**

*Dépt. d'Études Ibériques*  
FLLA-UNIVERSITE DE LOME  
*andouaboudou@yahoo.fr*

**Dilone Ograbakou ABAGO,**

*Dépt. de Lettres Modernes*  
FLESH-UNIVERSITE DE KARA  
*dilone.abago@gmail.com*

## **Résumé**

*Cet article, en s'appuyant sur les approches déconstructiviste et comparative, se propose d'analyser la perception que les écrivains colombiens Gabriel Garcia Márquez et ivoirien Ahmadou Kourouma ont des élections dans les pays dirigés par des potentats de la pire espèce, où la démocratie a du mal à s'enraciner. En effet, ces auteurs font transparaître en filigrane de leurs fictions narratives, un monde dans lequel le processus électoral, depuis l'organisation jusqu'à la période postélectorale en passant par la proclamation du verdict des urnes, tourne à la perversité. Dans Cent ans de solitude, La Mala Hora et En attendant le vote des bêtes sauvages, la mascarade électorale est transcrite comme l'une des grandes pathologies qui handicapent le développement avec en toile de fond la cristallisation de très vives tensions qui débouchent souvent sur des conflits armés dans les pays du Tiers-Monde comme ceux de l'Amérique latine et d'Afrique. L'objectif de ce travail est de démontrer que la philosophie de ces deux auteurs est un refus catégorique des contentieux électoraux qui remettent en cause les liens pacifiques du vivre-ensemble dans les contextes latino-américains et africains.*

**Mots-clés :** *drame, vote, fraude, psychose, guerre.*

## **Abstract**

*Through deconstructivist and comparative approaches, this article aims to analyze the perception the Colombian writer Gabriel Garcia Márquez and the Ivorian Writer Ahmadou Kourouma have of elections in countries ruled by potentates of the worst kind, countries where democracy is struggling to take root. Indeed, these authors make their narrative fictions reflect a world in which the electoral process, from its organization to the post-electoral period passing through the proclamation of the ballot box verdict, turns perverse. In Cent ans de solitude, La Mala Hora and En attendant le vote des bêtes sauvages, the*

*electoral masquerade is depicted as one of the great pathologies that hamper development with the crystallization of very high tensions as the backdrop that often lead to armed conflicts in Third World countries as well as in Latin America and Africa. The objective of this work is to show that the philosophy of these two authors is a categorical rejection of electoral disputes that question the peaceful living together in the Latin American and African contexts.*

**Keywords:** drama, voting, fraud, psychosis, war

## Introduction

L'organisation d'élections libres et transparentes est un indicateur fondamental de l'assise démocratique d'une nation. Le vote est facteur de développement durable grâce à l'alternance politique qu'il engendre. Ainsi, chaque élection est un enjeu plus que crucial puisque la destinée de la République en dépend. Cependant un coup d'œil lucide sur l'histoire politique des pays du Tiers-Monde notamment ceux de l'Amérique latine et d'Afrique révèle que les rendez-vous électoraux ont souvent suscité des cataclysmes tous azimuts même si le climat post électoral de ces dernières années est loin d'être alarmiste. L'on y assiste très souvent à des campagnes électorales exécrables sur fond de mécontentement populaire. Évidemment, après la période coloniale, la plupart des pays sous-développés ont connu de très sanglantes successions au pouvoir. Des coups d'État militaires, on est arrivé à des simulacres d'élections. La plupart des pays de l'Amérique latine (le Guatemala, le Venezuela, le Paraguay, la Colombie etc.) et d'Afrique (la Côte d'Ivoire, le Gabon, le Kenya, le Togo etc.), ont traversé et continuent de traverser des périodes marquées par des élections mal organisées et dont le verdict a toujours fait objet de controverses, voire d'affrontements sanglants. Cette mascarade électorale est l'une des calamités que les écrivains Márquez et Kourouma évoquent et dénoncent avec force dans *Cent ans de solitude*, *la Mala Hora* et *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Le choix de ce sujet se justifie par le fait que la politique est l'un des thèmes privilégiés de la production littéraire de Márquez et Kourouma. Or la question électorale est au centre de tout système démocratique. C'est pourquoi en scrutant ces romans, l'on se rend compte que leurs auteurs perçoivent le manque de transparence en matière électorale comme une fatalité à tous égards car des dirigeants avides et voraces du pouvoir qui règnent sans partage se servent des parodies d'élections et la répression féroce pour se maintenir voire s'éterniser à la magistrature suprême. Ainsi, cette constatation suscite un

questionnement : Pourquoi la question électorale dépeinte par Márquez et Kourouma dans leurs œuvres débouche-t-elle sur des bavures aux retombées fâcheuses au triple plan politique, économique et social ? L'objectif de cette analyse est de susciter une prise de conscience collective sur les conséquences dramatiques des scrutins biaisés. Ces deux écrivains colombien et ivoirien transcrivent dans leurs œuvres de fiction des réalités postcoloniales en Amérique latine et en Afrique qu'il convient d'analyser par la déconstruction (Zima 2008) car le trucage éhonté des élections est un drame que ces romanciers cherchent à déstabiliser. Cette méthodologie va être doublée de l'approche comparative parce que ces auteurs évoquent, dans leurs écrits, des thématiques similaires. Néanmoins, le style se révèle contrastif d'un texte à l'autre, d'où la nécessité de l'approche comparative car B. Franco (2016, p 66) affirme : « L'étude des relations entre deux ou plusieurs littératures de langues ou de cultures différentes relève de la littérature comparée au sens strict, que l'approche soit ou non historique, mais elle tient nécessairement compte de la relation entre l'œuvre et un contexte culturel. ». Cette analyse s'articule autour de trois axes principaux à savoir :

-De l'organisation des élections.

-La justice des vainqueurs, le terrorisme d'Etat et la dépression économique.

-L'analyse des titres : *Cent ans de solitude*, *La Mala Hora*, *En attendant le vote des bêtes sauvages*.

## **1. De l'organisation des élections**

Parler des élections revient inévitablement à évoquer sa genèse et son fondement.

### ***1.1. Genèse et fondements des élections***

Avant d'aborder l'origine et le fondement des élections, il convient de clarifier ce concept. Ainsi, selon *Le Petit Robert* (2019), Dictionnaires Le Robert, Paris, le terme « Élection » provient du substantif latin « electio » qui signifie élire. Evidemment, il s'agit de la désignation par les électeurs, des représentants destinés à occuper un poste ou une fonction au nom

de ceux qui les ont choisis. Le peuple concerné transfère, par le vote de sa majorité à des mandataires élus. C'est un contrat politique entre une population et ses dirigeants. Le scrutin est le mode le plus légal et le plus légitime pour accéder au pouvoir. De même, Olivier Nay dans son ouvrage intitulé *Lexique de science politique. Vie et institutions politiques*, 2014, Dalloz, 3<sup>e</sup> édition, renchérit cette définition car il conçoit l'élection comme une technique de désignation des gouvernants recourant à une procédure de vote. Ces élections permettent de connaître la volonté d'un groupe quelle que soit la taille de ce dernier. Selon ce lexique, le vote ou l'élection constitue le principal moyen qui permet à un peuple d'exprimer son vouloir, d'où son rapport intrinsèque avec la démocratie qui est essentiellement fondée sur le respect de la volonté populaire. C'est d'ailleurs dans cette optique que la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme stipule que la volonté du peuple est le fondement de l'autorité des pouvoirs publics. En substance, quand on parle des élections, il est question d'un choix fait par la voie des suffrages universels.

Il n'est pas superflu d'ajouter à la clarification du concept d'élection, sa genèse. L'origine du vote est lointaine car elle remonte à l'Antiquité gréco-romaine, comme l'écrit Christophe Voilliot :

À Athènes, au Ve siècle avant J-C, la plupart des postes de magistrat étaient accessibles par tirage au sort au sein de l'assemblée du peuple (Ekklesia), il en allait de même pour les membres du conseil (Boulé) et pour les héliastes parmi lesquels étaient recrutés les membres des tribunaux populaires (Diskatéria) et les responsables de l'administration.<sup>5</sup>

Ce tirage au sort, bien que n'étant pas conforme à la démocratie parce que ne reflétant pas la volonté populaire mais considéré par les Grecs de cette époque-là comme le mode de désignation le plus légitime reste et demeure la racine du vote qui a été exporté à toutes les autres régions du

---

<sup>5</sup> Christophe VOILLIOT, « Elections-Histoire des élections », Encyclopaedia Universalis [en ligne], consulté le

29 juin 2019. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopédie/élections-histoire-des-élections/>

monde. Ce constat est approuvé par Olivier Dabène qui souligne la naissance de la démocratie et des élections dans la Grèce antique :

Le modèle de démocratie qui s'est imposé après la chute du mur de Berlin se réduit à son aspect procédural : organiser régulièrement des élections libres et compétitives destinées à désigner pour une période de temps limitée les gouvernants et les législateurs. On le sait, le concept de démocratie n'a cessé d'évoluer depuis son introduction à Athènes. (O. Dabène, 2007, p. 345)

Ainsi, l'Amérique latine et les autres pays du Tiers-Monde ont commencé à expérimenter la culture démocratique, notamment le vote, il y a seulement quelques décennies dans la mesure où ces Etats sont passés, par de rocambolesques coups d'État militaires et de dictatures impitoyables, à la démocratie dont l'élection est le fondement si l'on en croit Alexis Quino : « Depuis le début des années quatre-vingt, les pays d'Amérique centrale et d'Amérique latine ont entamé une transition démocratique visant à mettre fin aux régimes autoritaires qui dominaient alors la région ». <sup>6</sup> La volonté populaire est le credo du commandement et du prestige de tout pouvoir public. Ce dessein doit s'exprimer par des élections claires, transparentes et équitables dont l'organisation fréquente permet d'évaluer la qualité de la démocratie et de la gouvernance. Cependant, en aval, dans la plupart de ces pays en voie de développement, le scrutin est souvent marqué par plusieurs dysfonctionnements à telle enseigne que sa crédibilité est défaillante. L'on comprend dès lors pourquoi l'élection tourne au bras de fer entre conservateurs et libéraux dans l'œuvre de Márquez et transparait comme un mépris à l'égard des citoyens dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Amadou Kourouma. Cela est d'autant plus vrai dans la mesure où pour se forger une longue survie au pouvoir, de paranoïaques dictateurs tropicaux ont souvent brillé par l'usage de la terreur avec son corollaire de crimes de sang, ont souvent fait organiser des parodies d'élections. De toute évidence, ces écrivains dont nous analysons les œuvres peignent, dans leurs fictions narratives, le Tiers-Monde comme l'ensemble de ces pays de la planète où rien ne va bien à cause des tumultes tous azimuts et l'un des problèmes majeurs de ces pays est le

---

<sup>6</sup> [www.droitconstitutionnel.org/congres/Paris/comc8/LeQuinoTXT.pdf](http://www.droitconstitutionnel.org/congres/Paris/comc8/LeQuinoTXT.pdf). Consulté le 30 juin 2019.

manque de transparence électorale. Il suffit de se focaliser sur le personnage de don Apolinar Moscote dans l'œuvre de G.G. Márquez (1967, p107) pour se rendre à l'évidence que ce cacique est celui qui fait semer la zizanie en période électorale : « Il jugea excessif que son beau-père se fit envoyer, pour la période des élections, six hommes armés de fusils sous les ordres d'un sergent dans un village dépourvu de passion politique ». Si le narrateur évoque dans cette partie de la fiction marquesienne, des personnages avec des armes, c'est pour attirer l'attention du lecteur sur les indices de l'oppression et de la répression qui s'exercent sur les peuples dirigés par des potentats de trempe exceptionnelle dont la brutalité dégoûte leurs populations. Ainsi les citoyens se désintéressent des affaires de la cité. Cette affirmation est confirmée par la constatation suivante :

La veille, le Parti communiste péruvien- Sentier lumineux- avait mis le feu aux urnes et aux registres électoraux d'un village du département andin d'Ayacucho. D'emblée, la violence de la guérilla du Sentier lumineux et du mouvement révolutionnaire Tupac Amaru obligea la démocratie à vivre dans un état de répression permanent. (O. Dabène, 2007, p.189)

Dans une élection qui répond aux normes démocratiques, les signes dominants ne sont pas les armes mais les institutions chargées de l'organisation du suffrage universel et de la proclamation des résultats du scrutin. La présence de l'armée révèle des indices de violence extrême avant, pendant et après le vote. Il s'agit de l'opprobre de la répression indiquant que le Tiers-Monde qui transparait dans cette partie de la narrative marquesienne est tenu au respect par la force des armes, c'est - à- dire qu'il y règne une paix de cimetière.

L'organisation des élections dans l'œuvre de Márquez et celle de Kourouma est calamiteuse, ce qui rend le scrutin fallacieux.

### ***1.2. Le vote biaisé et les escalades de violence***

Parler des élections nous amène inévitablement à faire clin d'œil sur les institutions susceptibles de garantir la transparence du scrutin selon les propos suivants :

Quels sont les cadres institutionnels pouvant avoir un impact sur les chances des partis politiques de l'opposition de conquérir le pouvoir suprême dans leurs pays respectifs ? (...)

Les élections étant la principale voie d'accès au pouvoir pour les partis politiques dans un système démocratique, ces mécanismes comprennent aussi bien les règles directement liées au jeu électoral que celles relatives aux modes de scrutin et aux systèmes électoraux. (I.K. Souaré, 2017, p.81)

Cependant le monde que l'on découvre dans les tissus romanesques de Márquez et de Kourouma présente un cadre institutionnel absurde et atypique. C'est pourquoi il s'agit d'un suffrage dont le résultat est frauduleux et inacceptable. La question électorale est au centre de l'œuvre marquésienne et celle de Kourouma. La fiction narrative de *Cent ans de solitude* et de *La Mala Hora* révèle et dénonce de front les appétits présidentiels qui se réveillent mécaniquement et la boulimie du pouvoir dénudée de projets politiques. Il n'est pas alors étonnant que le lecteur découvre dans son univers romanesque des personnages sans scrupules qui fraudent à ciel ouvert des élections :

Le soir même, pendant sa partie de dominos avec Aureliano, il donna l'ordre au sergent de rompre la bande de papier gommé afin de faire le décompte des suffrages. Il y avait à peu près autant de bulletins rouges que de bleus, mais le sergent n'en laissa que dix et compléta la différence avec des bleus. (G.G.Márquez, 1967, p. 107)

L'implication du sergent dans la fraude électorale est un indice de la barbarie militaire. Le rôle d'un soldat dans le processus électoral est d'exercer son devoir civique en votant secrètement pour le candidat de son choix, d'œuvrer à la sécurité pour tous, d'observer une stricte neutralité et non de participer à la mascarade électorale. Cette immixtion éhontée de l'armée dans l'organisation des élections est un symptôme de la défaillance, voire de l'inexistence des institutions crédibles en matière de votes. Ce simulacre de votes est aussi le constat de Roy :

Le Parti nationaliste révolutionnaire (PNR), précurseur du parti révolutionnaire institutionnel (PRI), fut fondé en 1929, (...) Ce parti nationaliste et autoritaire règnera en roi incontesté jusqu'en 2000, grâce à des pratiques électorales frauduleuses ou coercitives. Dans cette

démocratie marquée par un pseudo multipartisme, que le prix Nobel de littérature Mario Vargas Llosa baptise « La dictature parfaite », le pays avance. (F. Roy, 2015, p. 19)

Dabène n'hésite pas à établir un rapport de cause à effet entre la déficience des institutions chargées de la gestion du scrutin et la violence post-électorale :

Le processus électoral de 2006 a démontré que le monde des institutions démocratiques était encore fragile. Une partie importante des avancées de la réforme de 1996 et de la garantie d'avoir des élections équitables et transparentes est restée entre parenthèses. (...), il était quasiment impossible de ne pas revenir à un scénario de conflit, comme cela a été le cas. (O. Dabène, 2007, p.259)

L'œuvre de l'écrivain colombien dénonce la faillibilité des institutions de la République et perçoit l'intrusion de l'armée dans le processus du vote comme un coup d'État électoral. Dans *La Mala Hora* de G.G. Márquez (1962, p.76) le même manquement est pointé du doigt par le narrateur : « Avant les dernières, élections la police avait confisqué et détruit les cartes d'électeurs du parti de l'opposition et la plupart des habitants du village manquaient maintenant de pièces d'identité ». Ce constat d'Olivier Dabène confirme les révélations accablantes faites au sujet des militaires :

En 1978, des élections frauduleuses portèrent au pouvoir le général Romero Lucas García. La répression redoubla. (...) La violence atteignit vingt assassinats politiques par jour en 1980. (...) Mais le 23 mars 1982, le lendemain d'élections présidentielles, un coup d'Etat porta au pouvoir le général Ríos Montt, marquant un tournant dans la stratégie militaire. (O. Dabène, 2007, p. 175-176)

L'immixtion des forces armées dans le déroulement du choix des dirigeants est une tare endémique qui mine le Tiers-Monde, comme le remarque aussi M. Lemoine (2015, p.653) : « À la veille du scrutin, les sympathisants, militants et dirigeants de Libre ne cachent pas une certaine appréhension : « On est sûrs de gagner, mais...pas certain d'obtenir la victoire. » Le coup d'Etat a laissé des traces et l'on sait ici la droite prête à tout pour conserver le pouvoir ».



Le drame dans ce passage est lié au comportement des forces de l'ordre et de sécurité qui basculent et remettent en cause la sincérité du vote, d'où un dérèglement de la vie politique. Cette irruption brutale et grossière des forces armées dans le mécanisme du scrutin qui est révélatrice de la peur du parti au pouvoir de perdre les élections et le fauteuil présidentiel constitue un hold-up électoral. Cette mascarade du scrutin que le narrateur évoque et dénonce dans la production littéraire marquesienne certifie les coups d'Etat électoraux qui secouent la plupart des pays en voie de développement notamment ceux d'Amérique latine et d'Afrique.

Contrairement aux œuvres de Márquez qui vitupèrent purement et simplement les irrégularités qui entachent les votes, le roman de A. Kourouma (1998, p.358) va au-delà de la simple fraude électorale et pose la question de la dignité humaine en matière de suffrage universel : « Car vous le savez, vous êtes sûr que si d'aventure les hommes refusent de voter pour vous, les animaux sortiront de la brousse, se muniront de bulletins et vous plébisciteront ». Dans ce passage, le narrateur évoque la déshumanisation du scrutin. Parler du vote des animaux remet en cause le caractère humain, social et politique des élections. Aussi est-il fait mention dans la littérature narrative de l'écrivain ivoirien le pouvoir à vie qui est un refus catégorique de la volonté populaire :

Ah ! Maclédio, une semaine après l'assassinat de Fricassa Santos, quatre chefs se partagèrent le pouvoir. Chacun eut une part ; chacun convoitait la totalité et croyait à sa chance de l'acquérir ; à chacun les devins et les marabouts avaient fait croire qu'il était prédestiné à devenir président à vie de la République. (A. Kourouma, 1998, p. 95)

Ce pouvoir illimité et sans partage empêche l'organisation des élections démocratiques et par conséquent constitue un obstacle à l'alternance. En scrutant la prose narrative de Kourouma, le narrateur fait également cas du vote ethnique ou des élections influencées par des puissances occidentales. La figure emblématique de ce vote tribal est le personnage Tima que révèle le narrateur :

Avec les débuts de la décolonisation et l'extension du vote aux Nègres, même aux montagnards nus, Tima put retourner en Afrique. (...) Il avait cru qu'il lui suffirait, une fois débarqué de la nacelle sur le

wharf, de tirer de la cantine les originaux de tous ses diplômés et de se faire reconnaître comme un des fils du grand chef des hommes nus pour obtenir les suffrages de tous ses compatriotes nordistes et se faire élire député de sa région et de son ethnie. (...) L'Occident de la guerre froide, la France et l'Union française, cinq fois non, ne voulurent pas de Tima comme chef d'Etat. (A.Kourouma, 1998, p. 98-99)

Il ressort de ce passage que le vote dans l'univers romanesque de Kourouma n'a pas de sens parce que téléguilé et influencé par l'Occident qui ne cache point son désir d'avoir la mainmise sur les nations faibles. Cette ingérence de l'Occident dans le choix des dirigeants de la République du Golfe est destructrice et antidémocratique dans la mesure où les corrompus et les incompetents qui dirigent ces pays ne reflètent point la volonté populaire et agissent comme des préfets à la solde des superpuissances planétaires. Cela met en doute l'indépendance et la liberté des pays du Tiers-monde comme ceux d'Amérique latine et d'Afrique, car si l'Occident continue d'imposer sa volonté dans le choix des gouvernants, il est indiscutable que ceux qui décident du destin de ces pays sont les dirigeants des nations puissantes. Pour cela, chaque nation faible doit apprendre à compter sur elle-même pour sa libération. Telle est la conviction de G. Sharp (2009, p. 115) : « L'expression souvent citée « La liberté n'est pas gratuite prend tout son sens. Aucune puissance extérieure ne viendra offrir au peuple opprimé la liberté tant désirée. Celui-ci devra apprendre à la saisir lui-même. Et c'est loin d'être facile ». Ces élections influencées et entachées de fraudes engendrent inévitablement des affrontements meurtriers et sanglants. La tricherie électorale est facteur de conflits armés si on en croit le narrateur dans *Cent ans de solitude* de G.G. Márquez (1968, p. 107-108) : « Puis l'urne fut scellée à nouveau avec une bande neuve et le lendemain, à la première heure, fut acheminée sur la capitale de la province. « Les libéraux partiront en guerre. » dit Aureliano ». La mascarade électorale à grandes échelles constitue cette épée de Damoclès qui plane sur le destin de beaucoup de pays du Tiers-Monde. Les tempêtes politiques et les conflits armés qui ont secoué et déchiré le monde que le lecteur découvre dans l'univers romanesque de *Cent ans de solitude* et *La Mala Hora* résultent du trucage du suffrage universel. Cette injustice en matière électorale révolte le personnage Aureliano Buendía et l'amène à prendre les armes selon les propos que G.G. Márquez (1968, p. 114) fait tenir à son narrateur : «

Le colonel Aureliano Buendía fut à l'origine de toute deux soulèvements armés et autant de fois vaincu (...) Il échappa à quatorze attentats, à soixante-trois embuscades et à un peloton d'exécution ». Cette crise postélectorale est prépondérante puisqu'elle est évoquée de façon récurrente dans la littérature narrative de G.G. Márquez (1968, p.430) : « -Que le colonel Aureliano Buendía a livré trente-deux guerres civiles et les a toutes perdues, répondit Aureliano. Que l'armée a acculé et mitraillé trois mille travailleurs et qu'on emporta les cadavres dans un train de deux cents wagons pour les précipiter à la mer ». Les hécatombes engendrées par les violences postélectorales tournent à un drame qui est loin de terminer car cette insécurité est une occasion pour les uns et les autres de commettre des violations massives de droits humains tels que des crimes contre l'humanité, des crimes de guerre et des crimes de génocides. Ces atrocités sont patentes dans *La Mala Hora* :

Peut-être fût-on resté longtemps sans parler d'autre chose si l'extermination barbare dont furent victimes les Aureliano n'avaient substituer l'épouvante à l'émerveillement. Bien qu'il n'en eut jamais eu de présage, d'une certaine manière, le colonel Aureliano Buendía avait prévu la fin tragique que devaient connaître ses fils. (G.G. Márquez, 1968, p. 251-252)

En effet cette tragédie est également un génocide car elle est une destruction méthodique d'un groupe humain, principalement le clan Buendía. Cette intolérance politique est encore ostensible dans *La Mala Hora*, sous forme de conjuration selon les propos du maire que G.G. Márquez (1962, p.73) fait transparaître dans sa fiction romanesque : « J'avais reçu l'ordre de raser la maison, poursuivit le maire en le cherchant du regard derrière l'orbite de lumière. J'avais des instructions précises de trouver des armes, des munitions et des documents concernant une conspiration à l'échelon national ». Ce complot qui vise à renverser le pouvoir en place sans passer par des élections et qui suscite les représailles du maire est révélateur du ras-le-bol des personnages de cet univers romanesque.

En ce qui concerne *En attendant le vote des bêtes sauvages* de A. Kourouma (1998, p.103), son intrigue dévoile des élections téléguidées par des puissances étrangères : « Systématiquement, durant quinze ans et au cours de toutes les consultations, l'administration coloniale parvint à

donner la victoire au parti de J.-L. Crunet en truquant les élections ». Le narrateur, dans ce passage met à nu le jeu malsain de l'Occident en matière de gouvernance des autres pays qu'il considère comme la périphérie du monde. La démocratie repose sur des élections crédibles et honnêtes. Cependant, il relève d'une absurdité absolue que l'Occident qui s'érige en donneur de leçons de démocratie et de transparence électorale se donne le luxe de faire proclamer des résultats autres que la vérité des urnes. Cette parodie d'élection est une moquerie, une volonté manifeste de provoquer des tensions et des troubles socio-politiques interminables dans les nations qui croupissent encore sous le poids du néocolonialisme, d'où d'innombrables guerres sanglantes.

## **2. La justice des vainqueurs, le terrorisme d'Etat et la dépression économique**

La violence postélectorale s'inscrit généralement dans une logique de vendetta, faisant de l'adversaire politique un ennemi redoutable à abattre. Ainsi, dans les œuvres de Márquez, les conservateurs n'ont fait que garantir la répression la plus féroce possible aux libéraux. Le narrateur dans la fiction narrative de *Cent ans de solitude* révèle des vagues d'arrestations abusives, des scènes de guérilla urbaine, des images de crimes de guerre. Cela n'étonne guère dans la mesure où la mascarade électorale a tourné au bras de fer entre conservateurs et libéraux et l'intolérance politique qui a régné ne cache aucunement la machine de guerre et de terreur que les conservateurs ont mise sur pied contre leurs rivaux politiques :

La guerre a éclaté ! Effectivement, la guerre avait éclaté, depuis trois mois. La loi martiale régnait dans tout le pays. Le seul à le savoir, à l'époque, était don Apolinar Moscote, mais il se garda même de donner la nouvelle à sa femme, cependant qu'arrivait le peloton de l'armée qui devait occuper le village par surprise. (G.G. Márquez, 1967, p.111-112)

Pour mettre fin au chaos sécuritaire qui règne après des élections truquées, le pouvoir conservateur s'inscrit dans une logique terroriste et considère ses antagonistes politiques comme des gens dangereux qui méritent la potence. La victime qui attire le plus l'attention du lecteur est le personnage Aureliano Buendía arrêté et condamné à la peine capitale :

En mai s'acheva la guerre. Deux semaines avant que le gouvernement n'en fit l'annonce officielle par une retentissante proclamation qui permettait un châtime sans pitié aux promoteurs de l'insurrection le colonel Aureliano Buendia fut fait prisonnier alors qu'il était sur le point d'atteindre la frontière occidentale, déguisé en sorcier indigène. (...) Le colonel Aureliano Buendia avait été condamné à mort, pour servir d'exemple à la population, la sentence serait exécutée à Macondo même. (G.G. Márquez, 1967, p. 132)

Cette condamnation relève de l'injustice car, quelle que soit la nature des délits commis par un individu, il ressort des compétences des tribunaux de le juger et de le condamner. Le colonel Buendia est, indiscutablement, victime d'un procès politique et d'une exécution extrajudiciaire, de la justice des plus forts.

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, au contraire, A. Kourouma (1998, p.105) fait tenir un discours à son narrateur qui étale l'effusion de sang humain orchestrée par le président dictateur qui n'a jamais gagné une seule élection et qui use de la force abrupte pour s'accrocher à la fonction suprême : « Les partisans de Koyaga avec, en tête, les lycéens réprimèrent avec férocité la manifestation en tirant dans la foule, en poignardant et égorgeant ». Dans un univers où les élections sont mouvementées avec en toile de fond des bavures policières et militaires qui débouchent sur le chaos, il y a lieu de se demander si la paix sociale est possible au point de rêver de la bonne gouvernance économique.

Le trucage du vote facilite le règne de la terreur qui empêche, à son tour, l'émergence économique.

### **2.1. Une insécurité épouvantable.**

L'alarmisme électoral qui prévaut dans l'univers romanesque de Márquez et de Kourouma est à l'origine de la barbarie sans limites. En conséquence les personnages qui y apparaissent sont ceux qui vivent la peur au ventre. En scrutant *Cent ans de solitude* de G.G. Márquez (1967, p.128) le lecteur se rend à l'évidence que cette œuvre dévoile un monde qui baigne dans une insécurité chronique due aux escalades militaires : « Au milieu des bruits confus des bottes, d'ordres contradictoires, des coups de canons qui faisaient trembler la terre, des coups de feu tirés sans ordres et des sonneries de trompettes sans nécessité, le soi-disant

colonel Stevenson réussit à s'entretenir avec Arcadio ». Ces affrontements armés et mortels plongent le monde marquesien dans la panique et le deuil permanent. Il s'agit, sans ambiguïté, des entreprises d'extermination, des exécutions sommaires ou extrajudiciaires en masse organisées par un pouvoir illégitime, issu des élections mal organisées. Ce climat d'insécurité exponentielle fait que les personnages marquesiens vivent dans la panique et l'angoisse récurrente. Or, cette peur prépondérante plonge les personnages dans le désespoir avec un lendemain incertain car l'omniprésence des dérives militaires et des tueries à grandes échelles créent une ambiance chaotique qui n'est pas de nature à attirer des investissements ni favoriser un climat des affaires. Le seul investissement qui transparait dans cette partie de l'oeuvre marquesienne est l'installation d'une compagnie bananière nord-américaine appelée la United Fruit Company qui, de connivence avec le pouvoir en place paie des salaires très modiques aux employés. Dépassés par l'extrême précarité dans laquelle ils végètent, les ouvriers procèdent d'abord par une revendication syndicale puis par une descente massive dans la rue qui se solde par une effusion de sang tel que le révèle le passage suivant :

Aureliano le Second découvre cette amitié longtemps après qu'elle avait vu le jour, en attendant l'enfant parler de la tuerie de la gare. (...) Parlant avec un tel discernement que Fernanda crut y voir une parodie sacrilège de la scène de Jésus au milieu des docteurs, l'enfant décrit avec maints détails précis et convaincants comment l'armée avait mitraillé plus de 3000 travailleurs acculés devant la gare, et comment on avait chargé les cadavres sur un convoi de deux cents wagons pour les précipiter à la mer. (G.G.Márquez , 1968, p. 366)

Ce carnage perpétré par l'armée sur instruction des gouvernants mal élus pour les intérêts d'une compagnie étrangère qui s'enrichit au grand dam des ouvriers n'ayant même pas droit aux revenus acceptables est une preuve irréfutable que nombre de pays du Tiers-Monde manquent de culture démocratique à cause des coups d'Etats électoraux.

Il ressort de tout ce qui précède que notre analyse s'inscrit dans perspective déconstructiviste parce que la littérature marquesienne et celle de Kourouma véhiculent une philosophie qui se propose de démanteler un destin politique de la dépendance et de la souffrance.

## ***2.2. Gouvernance économique calamiteuse et corruption institutionnalisée***

La renaissance et le miracle économiques ne sont pas possibles dans un univers où les fosses communes, les charniers et le fait de jeter les cadavres à la mer révèlent l'ampleur des hécatombes. À cette terreur s'ajoute le scandale de la corruption et des détournements des deniers publics. L'œuvre de G.G. Márquez (1968, p.176) en donne des révélations fracassantes : « Il y avait même un ancien fonctionnaire conservateur qui s'était réfugié dans l'insurrection afin d'échapper à une condamnation pour détournements de fonds ». La folie de l'argent qui ne s'entend pas en dehors du vol et de la gabegie est aussi une obstruction à toute émergence économique. En ce qui concerne *En attendant le vote des bêtes sauvages*, son narrateur déplore les tares en matière de gestion des fonds de la nation. Dans cette œuvre narrative de Kourouma, le narrateur peint le président dictateur en propriétaire de toutes les richesses de la République. Le personnage du président illégitime et impopulaire y apparaît comme un bienfaiteur, un grand donateur qui pourvoit aux besoins de toutes les couches sociales du pays alors qu'il est un voleur de trempe exceptionnelle, un imposteur, un pillard qui s'accapare de toute la fortune de son pays et qui n'a aucune notion de gestion ni d'investissement car il est le premier responsable du gâchis et de la dilapidation :

Les besoins personnels d'un chef d'Etat et président d'un parti unique servent toujours son pays et se confondent directement ou indirectement avec les intérêts de sa République et de son peuple. Il doit paraître l'homme le plus fortuné de son pays. Il n'y a pas d'avenir et d'autorité en Afrique indépendante pour celui qui exerce le pouvoir suprême s'il ne s'affiche comme le plus riche et le plus généreux de son pays. Un vrai et grand chef africain, sans cesse et tous les jours, offre. (A. Kourouma, 1998, p.181)

Le pillage, le gaspillage et la corruption par lesquels brillent le monde marquésien et celui de Kourouma sont les symptômes d'une gouvernance économique qui traverse un trou d'air. La mascarade électorale conduit inévitablement à l'échec de la gouvernance économique puisque les dictatures brutales et paranoïaques qui y masquent leur despotisme par des parodies d'élections incarnent un culte

idolâtrique à l'argent. Le narrateur dans l'œuvre de Márquez et celui du roman de Kourouma présentent ces despotes accrochés au pouvoir comme les personnages auxquels incombe la responsabilité de la gouvernance économique catastrophique. Le développement économique dépend de la démocratie qui n'exclut pas les élections crédibles reflétant la volonté populaire. Le symptôme de cette mauvaise gouvernance dans *Cent ans de solitude* est l'étouffement de la lutte syndicale suivi de massacres effroyables de vies humaines comme en témoigne ce passage :

Déjà les premières lignes l'avaient fait, balayées par les rafales de mitraille. Les survivants, au lieu de se plaquer au sol, voulurent revenir sur la petite place et c'est alors que la panique, comme un coup de queue de dragon les envoya rouler en grosses vagues serrées contre la houle compacte qui venait en sens inverse, refoulée par un coup de queue de dragon de la rue opposée où d'autres mitrailleuses tiraient également sans relâche. (G.G.Márquez, 1968, p. 322)

Pour avoir organisé des manifestations et revendiqué de meilleures conditions de vie et de travail, des milliers d'employés de la compagnie bananière sont pris en étau et bâillonnés par les forces armées. Que des gouvernants corrompus par des multinationales étrangères s'évertuent à maintenir, par la force, des travailleurs dans la précarité, il n'est point étonnant qu'il s'agit d'un indice de la mauvaise gouvernance. L'alarmisme électoral de Márquez se comprend alors puisque les élections mal organisées sont facteurs de déstabilisation et d'enrichissements illicites, d'où la misère qui pousse les populations à la révolte. De même dans la fiction narrative de *La Mala Hora*, les déficits de bonne gouvernance économique ne sont pas du reste car dans cet univers romanesque, on aperçoit un monde pris en otage par un pouvoir illégitime et de terreur où scrutins riment avec violence, selon les paroles que G.G. Márquez (1962, p.25) fait dire à son narrateur : « Quand il y aura de nouvelles élections, la tuerie recommencera, répliqua le directeur, exaspéré. C'est toujours pareil depuis que ce village existe ». Ce passage signale, sans ambiguïté, que le monde marquesien est potentiellement malade de ses élections. Partant de ce constat tout lecteur peut se demander si investir dans un monde où la violence électorale est très récurrente n'est pas un risque périlleux. Cette fraude électorale qui ne



cesse d'endeuiller le monde marquésien est source de dégradation exponentielle et alarmante aussi bien au niveau socioculturel qu'économique car elle crée un contexte politique explosif hostile à tout investissement et à la bonne gouvernance.

La littérature narrative de Kourouma dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* laisse transparaître un président dictateur, qui n'a jamais été démocratiquement élu. Ce personnage n'est rien d'autre qu'un cleptomane qui monopolise et pille toutes les richesses de son pays :

Les ressources des caisses vont au Trésor public. Et le dictateur au totem caïman, avec un sourire malicieux, de préciser qu'il n'a pas besoin de vous apprendre que les ressources du Trésor se mêlent aux recettes du parti unique et donc se confondent avec les caisses privées du président du parti, chef suprême de l'Etat et des armées. (...) Et jamais un Africain ne sera jamais assez mesquin pour chercher à savoir ce qui se trace sur les comptes du chef que le suffrage universel a désigné. (A. Kourouma, 1998, p. 182)

Le personnage du président de la République qui prétend avoir été élu au suffrage universel est celui du plus gros voleur de l'Etat. Il met la République du Golfe de Guinée aux antipodes de la bonne gouvernance économique.

Dans leur fiction, Márquez et Kourouma font transparaître des personnages dont le discours révèle que la corruption est la conséquence de la fraude électorale. Ce fléau entache non seulement les personnages ordinaires mais aussi ceux qui incarnent les plus hautes instances de la République, ce qui donne l'impression que cette perversion est érigée en système. La corruption généralisée est loin d'être éradiquée dans le monde romanesque de *Cent ans de solitude*, *La Mala Hora* et *En attendant le vote des bêtes sauvages*, puisque que les personnages qui devaient mener une traque sans merci contre les auteurs de la corruption sont des dirigeants mal élus et par conséquent, plus corrompus que tout. Dans *La Mala Hora*, G.G. Márquez (1962, p.90) nous fait découvrir un personnage appelé le maire qui s'est servi des pots de vin pour financer la campagne électorale : « J'avais reçu la consigne de te liquider. L'ordre de t'assassiner dans une embuscade et de confisquer tes bêtes pour que le gouvernement puisse payer les frais énormes de sa campagne électorale

dans le département. D'autres maires l'ont fait. Tu le sais ». Dans l'œuvre de Márquez le processus électoral est entaché de mafia. Il en est de même dans celle de A. Kourouma (1998, p.322-323) car le personnage du président de la République même incarne l'enrichissement illicite : « La fonction de cet organisme est de régulariser, équilibrer les prix des matières premières. Mais, comme dans tous les pays africains, la réserve de la Caisse constitue une cagnotte que le président utilise à discrétion ; elle permet de résoudre tous les petits soucis d'argent ». O. Dabène (2006, p.53) apporte de l'eau au moulin de Márquez et Kourouma dont les œuvres vitupèrent l'institutionnalisation de la corruption qui résulte de la déficience de transparence électorale en affirmant ceci : « Une nouvelle constitution est adoptée et, en 1995, Fujimori se fait réélire. En 2000, il est de nouveau réélu mais des fraudes électorales sont de nouveau dénoncées. Les scandales et les preuves de corruption s'accumulent ». Rappelons que le président, dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, est le personnage Koyaga qui n'a jamais gagné la moindre élection mais qui se distingue par une longévité sans précédent au pouvoir. Il détourne la caisse de son objectif principal en faisant une propriété privée, preuve que ce président confond le Trésor public à sa bourse personnelle.

Dans une perspective déconstructiviste, Márquez et Kourouma tentent de fissurer le fixisme de la fatalité électorale en déconstruisant ce désastre et son corollaire de crises, de violences mortelles et de mauvaise gouvernance. Ce sujet sur la crise électorale relève, certes, d'une analyse thématique. Cependant ne s'en tenir qu'au contenu ne ferait-il pas de la littérature un prétexte pour étudier la sociologie ou l'histoire ? C'est pour cela qu'il est aussi judicieux d'examiner la forme, notamment les titres des œuvres analysées.

### **3. Etude titrologique de *Cent ans de solitude*, *La Mala Hora* et *En attendant le vote des bêtes sauvages*.**

Déjà, à partir du titre, les œuvres de Márquez et celle de Kourouma provoquent le lecteur, le poussent à une réflexion profonde et suscitent en lui des interrogations multiples.

### **3.1. L'œuvre marquesienne (*Cent ans de solitude* et *La Mala Hora*) : une écriture du réel et du magique.**

Pourquoi une si longue autarcie ? S'agit-il d'un isolement ou d'une indifférence de toute la communauté internationale à l'égard des Etats qui réfutent la démocratie en s'illustrant comme de mauvais exemples en matière d'élections ? Certes, *Cent ans de solitude* est un titre macabre, violent et percutant qui dévoile la corruption électorale, des crimes économiques, d'où la hausse de l'insécurité et la confusion due à des épisodes épouvantables. Cet intitulé est révélateur des sanctions prises par les institutions internationales et les superpuissances planétaires suite à des élections truquées qui ont engendré un électrochoc aux conséquences désastreuses telles que la mort, la désolation, de flagrantes violations de droits humains. Ce titre renvoie également le lecteur à l'image ou au symbole de la méfiance des bailleurs de fonds qui n'acceptent point d'investir dans une société traversée de pulsions conservatrices, caractérisée par de multiples coups de force, de conflits armés et sanglants qui ne sont pas de nature à favoriser de confortables rentes financières. Il s'agit, en clair, de l'image d'un disciple placé au banc des accusés pour n'avoir pas bien assimilé les leçons qui lui ont été dictées en matière de respect des droits de l'Homme. *Cent ans de solitude*, c'est aussi ce silence complice et suicidaire sur l'épineuse question des principes et des valeurs démocratiques et de la bonne gouvernance politique et économique. Cette attitude tacite est rentable pour les puissances néocolonialistes mafieuses qui, avec la connivence du pouvoir en place, parfois illégitime car non issu du vote populaire. Ce titre est un regard critique que le prix Nobel de littérature (1982) jette sur l'hypocrisie et les jeux d'influence des prétendus donneurs de leçons de démocratie et de bonne gouvernance, praticiens d'une politique internationale à géométrie variable. Il s'agit d'un titre qui fait allusion aux pays du Tiers-monde dont l'histoire tumultueuse reste marquée par la farce électorale car, que ce soit dans *Cent ans de solitude* ou dans *La Mala Hora* le narrateur passe sous silence des organes chargés de l'organisation du scrutin telle la commission électorale, le conseil constitutionnel etc. Il ne fait non plus cas des observateurs nationaux ou internationaux. Ce silence est indicateur de l'organisation des votes à huit clos qui signale à quel degré le monde qui transparait de son œuvre romanesque est resté coupé du reste du monde pendant longtemps c'est-à-dire "cent ans" et d'une conjoncture économique dont l'issue est

incertaine car le pillage et la gestion catastrophique des richesses ont amené l'économie du monde marquésien au bord du gouffre engendrant ainsi la défaveur de tout partenariat.

Quant à *La Mala Hora*, son intitulé renvoie le lecteur à un univers qui n'est autre que le foyer de toutes sortes de terreur qui le prédispose à un destin chaotique à cause des multiples obstacles au développement socio-économique et des entraves à la démocratisation. C'est, indubitablement, un clin d'œil sur ce Tiers-Monde dont les pays ne cessent de s'illustrer par le manque crucial des principes universels en matière de transparence électorale qui a souvent généré des manifestations monstrueuses et des crises sécuritaires asphyxiant l'économie et le socio-culturel.

Il faut tout de même signaler qu'en scrutant l'œuvre de Márquez notamment *Cent ans de solitude*, l'on se rend à l'évidence que le réalisme magique y occupe une place de choix. La prépondérance de ce style est confirmée, sans détour, par Charles W. Scheel (2014, p.10) en ces termes : « Garcia Márquez, dans *Cent ans de solitude* change la nouvelle en filet de sang : " Un filet de sang passa sous la porte, traversa la salle commune, sortit dans la rue, prit le plus court chemin parmi les différents trottoirs, descendit les escaliers et remonta les parapets" ». Même si la critique littéraire n'attribue pas la paternité du réalisme magique à Márquez, il est, néanmoins incontestable que le génie de cet auteur réside aussi dans le fait que c'est lui qui a porté haut les couleurs de cet art et cela se vérifie à travers sa foisonnante production littéraire, notamment *Cent ans de solitude* où G.G. Márquez (1968, p.426) fait évoquer l'oxymore ou encore l'alliance de mots plus d'une fois : « *Paradis de calamités* ». G.G. Márquez (1968, p.433) continue et réitère : « *Paradis de misère* ». Il s'agit, sans ambages, d'une alliance de mots ou d'oxymore comme l'est le concept même du réalisme magique puisque dans cette évocation existe une antithèse entre "paradis" et "calamités " et entre " paradis" et " misère " car le paradis étant l'antonyme de l'enfer, un espace que Dieu a aménagé pour le bonheur et le bien-être des croyants bienfaiteurs, l'on peut cogiter et se demander pourquoi il peut y avoir la misère et tant d'autres calamités. En clair, ce procédé de langage renvoie à une immensité de tensions qui se cristallisent au point de déboucher sur des horreurs, des affrontements et des hécatombes. Cela se comprend dans la mesure où dans un univers fortement marqué par des injustices telles

que la mascarade électorale, des horreurs économiques, « le paradis de calamités" ou "le paradis de misère" est inévitable.

Cette alliance de mots qui n'est qu'une fusion ou une symbiose entre l'imaginaire et la réalité quotidienne relève du réalisme magique. Tandis que "misère" et "calamités " dévoilent le vécu quotidien des citoyens du Tiers-Monde depuis des lustres, vécu quotidien phagocyté par la tourmente due au manque du vrai suffrage universel et au déficit de bonne gouvernance. La notion de paradis, quant à elle, met en relief la fiction. Il s'agit d'une notion abstraite car même si la foi religieuse amène le commun des mortels à croire à l'existence du paradis, nul n'en détient les preuves tangibles ici-bas.

Le réalisme magique, dans l'œuvre marquesienne, c'est aussi ce voyage vers l'inconnu que le narrateur oriente ses personnages et même les lecteurs dans *La Mala Hora*. Effectivement, dans cette partie de sa fiction narrative marquesienne, le narrateur évoque des tracts anonymes qui provoquent une sorte de cataclysme social paralysant tout un village. En réalité, le carnage et la situation catastrophique engendrés par la diabolisation du processus électorale et son corollaire de multiples guerres civiles débouchent sur une paix précaire marquée par des affiches anonymes :

Au comble de l'épuisement, le secrétaire fit allusion aux affiches anonymes. Le juge Arcadio haussa les épaules (...) Et il raconta l'histoire d'un village que des affiches anonymes, en une semaine, avaient rayé de la carte. Ses habitants avaient fini par s'entretuer. Les survivants avaient déterrés les os de leurs morts et les avaient emportés pour être sûrs de ne jamais revenir. (G.G.Márquez ,1962 , p.33-34)

Cet art de Márquez qui ressemble à un récit d'épouvante ou encore à un fait banal de roman policier place ses personnages face à un avenir incertain et laisse le lecteur en suspens car, ni les personnages ni les lecteurs ne savent quand et comment va se terminer l'histoire des affiches anonymes. Il s'agit d'un phénomène qui tourne à l'imaginaire, à l'obsession.

### 3.2. *En attendant le vote des bêtes sauvages*

Ce titre qui commence par un gérondif « en attendant » donne l'impression d'un discours inachevé, d'où le suspens. Il continue et s'achève par un fait qui est, à la fois, fantastique et chimérique : le vote des animaux de la brousse. C'est un titre qui séduit, provoque et choque à la fois. Cela révèle que l'art littéraire de Kourouma *est* une dénonciation acerbe de la gouvernance socio-économique et politique des pays du Tiers-Monde comme ceux d'Afrique et de l'influence nocive de l'appareil néocolonial occidental. Ainsi, il n'est pas étonnant, qu'à l'instar de l'œuvre marquesienne que la littérature narrative de Kourouma soit fortement teintée de fiction et de réalité. L'écrivain ivoirien n'a fait que dévoiler et dénoncer dans son œuvre littéraire la confiscation du pouvoir politique par la force, un régime dictatorial qui masque ses dérives sous une apparence de démocratie, au moyen des techniques de la fiction. En se focalisant sur la création esthétique de ce romancier et plus particulièrement sur le personnage de Koyaga, l'on découvre, de toute évidence, que ce protagoniste est la figure d'un dictateur de trempe exceptionnelle qui a dirigé d'une main de fer la République du Golfe de Guinée qui n'est rien d'autre qu'un pays de la Côte ouest africaine que le narrateur peint. Ce dirigeant a marqué l'histoire politique de son pays en menant un règne sans partage pendant plusieurs décennies, ce qui a fait de son pays l'un des plus riches en crises politiques, en soulèvements populaires, en mouvements sociaux et en pauvreté. Le titre de cette œuvre vient des propos de ce personnage, monarque absolu qui ne compte point sur le suffrage des populations mais sur celui des bêtes sauvages pour briguer à nouveau le fauteuil présidentiel :

Quand vous aurez recouvré le Coran et la météorite vous préparerez les élections présidentielles démocratiques. Des élections au suffrage universel supervisées par une commission nationale indépendante. Vous briguerez un nouveau mandat avec la certitude de triompher, d'être réélu. Car vous le savez, vous êtes sûr que si d'aventure les hommes refusent de voter pour vous, les animaux sortiront de la brousse, se muniront de bulletins et vous plébisciteront. (A. Kourouma, 1998, p. 358)

Cette mise en abyme, puisque le passage ci-dessus est un récit dans un autre récit et qui a d'ailleurs donné son titre à toute l'œuvre, est un cri d'alarme politique qui condamne fermement la haine et le mépris que ce dirigeant illégitime et impopulaire a pour les citoyens qu'il dirige. Si Koyaga ne compte que sur l'électorat des animaux de la brousse pour se maintenir au pouvoir, cette attitude confirme qu'il n'est point un président élu mais un imposteur car compter sur le suffrage des bêtes sauvages revient à user des bourrages des urnes et des forces armées non républicaines pour s'assurer la longévité à la magistrature suprême ; cela rend difficile voire quasi impossible toute alternance pacifique au pouvoir car le personnage de Koyaga affiche des attitudes anti-démocratiques à l'extrême qui font de lui un gouvernant à vie.

## **Conclusion**

En définitive, en se basant sur l'approche déconstructiviste, l'on peut affirmer que Márquez et Kourouma considèrent la mascarade électorale comme des constructions qu'on peut casser, dépasser pour construire des scrutins transparents et démocratiques. De même, dans une perspective comparatiste l'œuvre marquesienne et celle de Kourouma sont une rhétorique violente et rebelle car elles déconstruisent conjointement la tricherie électorale qui permet aux dictatures répressives et sanguinaires de s'accrocher voire s'éterniser au pouvoir. Cependant, l'approche comparative révèle aussi des dissemblances car l'écriture de Márquez diffère de celle de Kourouma. Tandis que l'écrivain colombien fait abondamment usage du réel et du surnaturel dans ses textes narratifs, le romancier ivoirien focalise son écriture sur l'histoire en caricaturant des personnages qui ont réellement vécu sur la côte ouest africaine. Il ressort de la production romanesque de ces deux auteurs que beaucoup de pays du Tiers-Monde souffrent encore de l'organisation de leurs votes avec des campagnes électorales délétères et cruelles. Ce sont des votes chaotiques qui plongent ces pays dans un bourbier inédit. Alors que l'œuvre marquesienne s'appesantit sur l'imposture électorale, celle de Kourouma met en exergue la forfaiture électorale. Ce recul crucial et symptomatique de démocratie est un obstacle majeur à leur émergence. C'est pour cela que la philosophie de ces deux écrivains est celle qui vise à travailler et remettre la liberté sur les rails afin que la démocratie retrouve sa plénitude dans les pays où les

potentats s'entourent de tous les moyens pour éviter que leur pouvoir vacille. Pour ces auteurs, seule une élection claire, transparente, démocratique et crédible peut garantir à une nation la sérénité, l'ordre et la discipline et faire de la République un monument de bon sens. Rien qu'un scrutin reflétant la volonté populaire peut rendre un peuple riche, prospère et heureux que l'on devra contempler avec respect et admiration. *Cent ans de solitude*, *La Mala Hora* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* sont des œuvres romanesques à portée didactique puisqu'elles prônent la moralisation de la vie politique susceptible d'éviter la déchéance des valeurs humaines. Les œuvres de Márquez et celle de Kourouma apparaissent comme un remède à la problématique liée aux coups d'Etats électoraux et leurs retombées fâcheuses qui obstruent tout développement. Ces écrivains, loin d'être pessimistes, font véhiculer dans leurs écrits une idéologie selon laquelle la démocratie est possible tant en Amérique latine qu'en Afrique. Leur ambition est d'amorcer l'avènement d'un monde nouveau, plus prospère, plus tolérable et plus vivable, exempt de tricherie électorale et de crimes.

## 1. Bibliographie.

**Dabène Olivier** (2007), *Amérique latine, les élections contre la démocratie ?* Paris, Sciences Po.

**Dabène Olivier** (2007), *L'Amérique latine à l'époque contemporaine*, Paris, Armand Colin.

**Dabène Olivier** (2006), *Atlas de l'Amérique latine. Violences, démocraties participatives et promesses de développement*, Paris, Éditions Autrement.

**Franco Bernard** (2016), *La littérature comparée. Histoire, domaines, méthodes*, Paris, Armand Colin.

**Kourouma Ahmadou** (1998), *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Editions du Seuil.

**Lemoine Maurice** (2015), *Précis de coups d'Etat modernes et autres tentatives de déstabilisation*, Paris, Don Quichotte éditions.

**Le Petit Robert** (2019), Paris, Dictionnaires Le Robert.

*Lexique de science politique ; vie et institutions politiques* (2014), Paris, Dalloz, 3<sup>e</sup> Edition.

**Márquez Gabriel Garcia** (1968), *Cent ans de solitude*, Paris, Editions du Seuil.

**Márquez Gabriel Garcia** (1962), *La Mala Hora*, Paris, Grasset.



**Roy Françoise** (2015), *Comprendre le Mexique*, Paris, Ulysse.

**Scheel Charles** (2014), *Réalisme magique et réalisme merveilleux. Des théories aux poétiques*, Paris, L'Harmattan.

**Sharp Gene** (2009), *De la dictature à la démocratie*, Paris, L'Harmattan.

**Souaré Issaka** (2017), *Les partis politiques de l'opposition en Afrique. La quête du pouvoir*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

**Zima Pierre** (2008), *La déconstruction. Une critique*. Paris, L' Harmattan.

## 2. Sites internet.

<http://www.universalis.fr/encyclopédie/élections-histoire-des-élections/> consulté le 29 juin 2019

[www.droitconstitutionnel.org/congresParis/comc8/LeQuinoTXT.pdf](http://www.droitconstitutionnel.org/congresParis/comc8/LeQuinoTXT.pdf)  
consulté le 30 juin 2019